

Blues de la blouse en nylon, tous les souvenirs bien rangés dans ta trousse, entre crayons et stylos qui te servaient à faire les jeux du livre d'été.

Parti le petit matin tardif où les volets ne dissimulaient plus assez les ardeurs du soleil, obligeant à se plonger dans sa chaude lumière, promesse d'un bain mérité dans la vasque de la rivière proche que l'on entend de la terrasse ombragée de vignes folles.

Odeurs douces de café, de pain grillé, de beurre fondant écrasé de confiture dont les pépins, petits souvenirs se coincent parfois entre les dents, occupant un instant la fin du repas, repos de l'esprit lorsque les doigts s'affairent à les délivrer.

Vieille faïence provençale, robinetterie fatiguée de tant de corps réhydratés, lavés, délassés après les marches éreintantes des fins d'après-midi estivales, à la recherche des trésors de la garrigue embaumée de ses saveurs culinaires.

Qu'il est long et pesant ce pèlerinage pré-automnale, se retour à la civilisation des obligations, aux savoirs figés, qu'il faudra lire au lieu de vivre, de ces histoires à imaginer, de ses actes héroïques par papier interposé, car ici, "jeune homme, on ne court pas!"

Oui mais toi, ton esprit ne vit que si il court, que si il peut à loisirs vagabonder des nuages aux étoiles, de l'onde aux souches crevassées du poids des ans, à l'histoire multi-centenaire de ces pierres emmurées qui ont assistées à tant de naissances et de morts dans un silence confessionnel.

Alors, tu ranges ta vie dans ton cartable, entre les livres et les cahiers, bien pliée pour essayer de la garder intacte jusqu'à l'été prochain, mais tu sais que chaque année te vole un peu plus de magie, tribut involontairement payé à la socialisation, au monde des grands dont tu ne feras, dans ton cœur, jamais partie. Petits pas timides vers ce lieu d'échange avec qui tu ne veux rien partager de tes moments de vie, car ces moments là ne se racontent pas. On ne vit pas par procuration, on apprend juste à faire semblant, à y croire, à essayer de s'en souvenir...

La première neige est tombée cette nuit, recouvrant à tout jamais cet été, TON été que le temps t'a volé, à jamais envolé dans cette giboulée. La brume matinale recouvre aussi tes souvenirs, et l'acuité du temps passé s'estompe à la faveur d'un présent dévorant de vitesse, de devoirs et de nécessité, pour devenir "grand"; il te semblait pourtant que tu étais grand dans cet arbre dominant la vallée et le village lointain, dont parvenaient à peine les bruits du marché estival.

Réveille toi petit, tu es adulte maintenant, et ton chiffre t'attend, ta productivité, tes résultats, sans lesquels tu ne pourras pas te payer les ersatz de tout ce que tu as perdu en vieillissant.

Ce matin, j'ai commis un crime, tout comme depuis plusieurs années déjà, j'ai emmené mes enfants à l'école, la nouvelle école, celle de la performance, pas du savoir, celle qui prépare, à qui on ne veut plus laisser le temps d'aider des hommes à se construire sur les fondations de leurs rêves. Pardonnez moi mes amours, je me suis moi aussi laissé battre par la facilité de vivre avec et dans son temps, sans discernement, sans prendre ce qui est bon en laissant le reste, pourtant je vous aime plus que tout au monde, mais j'ai vieilli, moi aussi.

Parfois la nuit je revois cette sente qui descend vers le petit coin où je pêchais, enfant.

Dites moi, mes amours, l'été prochain, vous voudrez bien refaire de moi un enfant, un humain, me réapprendre à vivre pour de vrai?